



• La parole oubliée

## La parole oubliée

**Karima Lazali**

Toulouse, érès, 2015

### VOIR DANS LE NOIR

De ce qui se trame dans l'enfance, sans doute n'y a-t-il pas de meilleur témoin que cette petite aventure, aussi ordinaire qu'elle est extraordinairement enseignante. Cette précoce curiosité craintive pour ce qui se passe dans le noir, pour ce qui est là mais que l'on ne peut nommer sauf à y projeter l'ombre de créatures fantastiques, on peut en faire l'ombilic autour duquel Karima Lazali a rassemblé dans ce recueil un ensemble d'articles organisant la logique d'un questionnement persistant qui prend appui sur ce vide immatérialisable avec lequel l'enfant a une affinité particulière. Le visible, par lequel il peut encore se permettre de ne pas être convaincu, s'impose pourtant à mesure que la croyance structure plus et mieux l'adhésion à cette réalité qui n'est rien d'autre que ce que l'on voit par la fenêtre du fantasme. Tant et si bien que les débuts d'analyse sont régulièrement sous l'emprise d'une amnésie, qui a pour nom psychanalytique « refoulement », et qui se manifeste par un oubli plus ou moins marqué de l'enfance.

Ce réel opaque qui assiège l'enfant, il apprend à le dompter – mais c'est bien lui que l'on retrouve à la fin d'une analyse, par exemple dans un symptôme auquel l'auteur confère une fonction particulière, représentatif non seulement de ce qui se joue en fin de partie, mais surtout de ce qui s'y rencontre, toujours, du féminin. Le vertige est ainsi proposé comme l'expérience du retour d'un refoulé, soit la reprise, autrement, de cette faculté enfantine à voir dans le noir, mais en sachant désormais qu'il n'y a rien à voir – ce qui est propre à ramener à l'état de terreur face auquel l'enfant a souvent le courage de ne pas reculer. Par le vertige, cette ligne de partage





entre le visible et l'invisible, la forme et l'informe, la verticalité et l'horizontalité, est rendue incertaine. S'y matérialise, dans une expérience de corps, la fragilité de ces points de certitude sur lesquels on comptait pour pouvoir s'assurer. Il réalise la rencontre entre ce qui revient du refoulement – ce que l'on peut savoir, c'est-à-dire ce qu'on a toujours su mais sans pouvoir savoir qu'on le savait –, et ce qui reste en dehors, c'est-à-dire ce que l'on sait désormais ne pas pouvoir savoir. Dans le vertige se conjoignent l'oubli rendu oubliable par son retour même – le refoulement, désormais caduque – et l'oubli devenu inoubliable – ce monde d'obscurité et de silence dont on ne peut plus que reconnaître l'existence, au-delà de l'enfance.

Or ce vertige indexerait la manière dont le féminin gravite autour d'une carence du fantasme – là où le fantasme nous permet de croire au monde parce qu'il nous présente la réalité de telle sorte qu'elle apparaisse comme un champ d'action possible pour notre désir, le vertige viendrait au contraire signaler le peu d'efficacité de ce décor pour nous protéger de ce sentiment parfois envahissant que « ça ne tient pas ». Il est notamment question de Lol V. Stein ou de la très bataillienne Simone de *Histoire de l'œil*, mais il est vrai qu'il ne manque pas dans la littérature de figures féminines pour ne pas croire à ces semblants. Cette carence du fantasme, qui est peu explicitée ici, on peut la supposer liée à un refoulement moins réussi que du côté masculin ; mais reste alors à expliquer ce ratage relatif dans son affinité avec le féminin. Ce que l'on peut faire assez aisément en termes freudiens : la difficulté propre à la construction du féminin, œdipienne, ressemble à un parcours en chicanes où il faut changer d'objet d'amour sans pour autant en lâcher aucun ; il est alors assez difficile de s'y retrouver avec son désir, qui est d'emblée nettement bifide, interdisant en quelque sorte de croire à un objet unique. Les conséquences qu'en tire Lacan tiennent au partage entre désir et jouissance : en se surimposant au corps, le langage a un effet domestiquant sur les pulsions ; il le fait entrer dans le circuit de la demande, du don et de la dette qui régule le champ du désir. La juridiction de la jouissance s'en voit d'autant restreinte, mais elle se maintient, au moins à la marge : il y a toujours un reste, quel qu'il soit, qui excède ce que le désir peut traiter pour tendre vers le plaisir et la satisfaction et qui vient hanter l'œuvre d'humanisation du désir, parfois de manière vertigineuse.

L'enquête de Karima Lazali concernant les effets de cette carence du fantasme vise d'abord à dégager le point d'articulation entre le corps et le langage, et ensuite à démontrer la dimension politique de cette articulation. Si l'on ne peut qu'en passer par le féminin, c'est qu'il est un nom privilégié de cette articulation, puisque c'est lui qui porte la question d'un savoir qui échapperait au fantasme. Traitant la même question par un autre angle, Jean Allouch a proposé de considérer l'amour comme un savoir hors fantasme – et hors théorie ; il s'agit plus spécifiquement d'une forme de l'amour qu'il dénomme « l'amour Lacan » et qui a pour particularité



d'intégrer et de reconnaître sa propre limite, un amour que l'on pourrait facilement qualifier de vertigineux puisqu'on l'obtient comme ne l'obtenant pas, ce qui nous y laisse seuls. Ce voisinage de l'absence est bien fait pour donner à pressentir la charge d'horreur qui s'attache à une telle manifestation de l'invisible : si le fantôme est effectivement la condition à laquelle le monde devient visible, c'est-à-dire ce qui donne son sens à toute quête en orientant la trajectoire du désir, alors ce savoir qui échappe au fantôme nous met au contraire aux prises avec l'insoutenable de l'invisible. Familière de la culture et de la langue arabe, Karima Lazali relève que le voile des femmes, qui est en Occident une source persistante de vaines polémiques, est autre chose qu'un alibi pseudo-théologique : il a une fonction d'interposition face à un insupportable premier, auquel la racine du mot arabe nous confronte directement : « voile » se dit « *Awra* », dont dérive le terme désignant les organes sexuels masculins et féminins, « *Awra* ». Or cette racine renvoie d'abord à la perte de l'œil, qui joue sur deux plans, mais étroitement entremêlés : à la fois attaque du regard et soustraction du visible. Il y a des choses qu'un œil ne saurait regarder sans offenser Dieu, mais il y a aussi ce qui ne peut pas être vu, et n'a donc pas d'œil pour se voir. Et le pouvoir d'attraction de ce vide, ce rien, cette absence est tel, qu'il convient de le voiler pour que ne s'y abîme pas celui qui s'y risque. Le voilement du corps féminin, que la langue inscrit comme borgne tout entier, tente ainsi de protéger du pire : la rencontre avec une absence de signifiant, avec ce trou qui ne saurait se dire, et qui force à voir l'étrange(r) dans l'intime.

C'est à partir de l'histoire politique récente de l'Algérie, et des effets de cette histoire sur l'usage des langues, que l'auteur saisit au plus près les conséquences dans le collectif de cet évitement de l'Autre qui concerne chacun singulièrement – entérinant ainsi la vision pessimiste de Lacan, qui prévoyait un XXI<sup>e</sup> siècle aux prises avec la férocité de politiques d'exclusion inédites. Avec la guerre civile, qui a ramené la question religieuse sur le devant de la scène, est apparue la revendication d'un usage exclusif de l'arabe classique comme langue d'une unification et d'une purification imaginaires visant à assouvir un idéal de complétude et d'unicité mis à mal par l'expérience de la colonisation. Dans un retour à l'envoyeur qui n'est pas moins violent que ne l'a été l'expropriation initiale, la langue apprise de gré ou de force (le français) se voit bannie au profit d'une langue censée représenter une fierté identitaire (l'arabe), qui ne s'impose pourtant comme telle qu'en évacuant l'altérité et en renforçant le clivage qui est censé être combattu – celui du « nous » et du « eux », dénoncé par Fanon, dont la présence en ces pages est bienvenue pour pointer le risque que la citoyenneté ne devienne un titre vide dans le contexte d'un tel renversement. Deux évocations très différentes, mais où le politique et le clinique sont indistinguables, en attestent : d'une part, le contexte d'exil volontaire de très jeunes Algériens dont le seul projet semble être de se propulser dans un ailleurs aux contours mal définis et qui n'existe sans



doute que comme l'envers d'un ici vidé de sa substance par un semblant d'unité trop chèrement acquis ; d'autre part, la situation des patients reçus en analyse à Alger, qui semblent avoir beaucoup de mal à faire coexister les langues qui accompagnent leurs pratiques quotidiennes (classique/dialectal/berbère/français), et donc à faire exister cette sorte de cacophonie qui est le résultat d'une histoire spécifique, mais aussi son héritage multivoque, ouvert à diverses influences. Ainsi, c'est d'abord la langue de la domination par l'Autre qui est privilégiée dans les premiers temps de l'analyse, le français. À celle qui est imaginativement identifiée au pays colonisateur et non aux ruptures de l'histoire nationale, l'on parle une langue qui n'est pas celle où « ça » parle du désir et où « ça » tourne autour de la jouissance – tout un travail est ainsi nécessaire pour inventer un Autre en soi non persécuteur, un Autre autre que celui de la domination coloniale et de ses effets d'après-coup, un étranger qui puisse avoir un statut d'interlocuteur intime, et qui puisse conjointement accueillir la part maudite que contemple cet unique œil blessé.

Faute de quoi c'est à une « langue cadavérisée » que l'on a à faire, selon la belle expression ici employée – non habitée par la part vivante de l'humain. Cette langue-là, à laquelle répond un corps lui-même mortifié, a aussi cours dans un tout autre espace que celui offert par l'Algérie contemporaine : la pratique de la psychanalyse avec lesdits « enfants de la carence » confronte également à la question du statut et de l'usage d'un langage dépourvu de la fonction de la parole. La pratique clinique en CMPP à laquelle Karima Lazali se réfère fait en effet apparaître que l'accomplissement du processus de civilisation, revendication occidentale s'il en est, n'est pas exempt de zones d'ombre. Si l'on s'écarte quelque peu des chemins bien balisés, il arrive que l'on entende ici même, notamment dans la bouche d'enfants restés aux prises avec l'innommable, une parole orpheline de sa substance, qui oblige à repenser les modalités de la présence de l'analyste. Là où le langage est possible côté enfant mais à la manière d'un code, c'est une greffe de parole, plus encore qu'une écoute flottante, qui est requise côté analyste pour rendre possible la conversion du signe au signifiant. L'hypothèse avancée est audacieuse et mérite attention : si manque à ce langage la densité subjective que l'on repère électivement aux équivoques, s'il reste pris dans une fonction de désignation plate, c'est que n'a pas opéré le refoulement originaire, qui efface les premières traces de l'Autre, les rendant illisibles et obligeant conjointement à en résoudre l'énigme. Ces enfants-là ne sont pas effrayés par le noir – ils y voient clair, ils y sont comme chez eux. C'est pourquoi il n'y a rien à en dire. On aperçoit ici que parler et dire sont deux choses bien distinctes : alors que ces enfants peuvent utiliser le langage, ce que souvent ils font, entrer dans le régime du dire qui les engage subjectivement ne peut se faire que si l'analyste les y précède – n'importe quoi peut faire l'affaire, un lapsus par exemple, pour peu que s'y déploient l'articulation du signe à sa substance imaginaire et sa reprise dans le réel du corps



(pourquoi pas dans le rire). Ce qui permet de relancer la question de l'efficacité symbolique, c'est-à-dire des conditions auxquelles la parole a des effets : si la relation transférentielle en est un support privilégié, c'est qu'elle est l'occasion d'un dire – et il faut parfois que celui-ci soit porté par l'analyste lui-même pour que le noir retrouve toute son épaisseur. Et que l'enfant ait envie d'aller y voir de plus près.

Ce pari de l'analyste, qui l'engage au-delà de lui-même, est aussi celui de ce recueil de texte : c'est lorsque l'on peut risquer son défaut d'être que deviennent possibles des mises en continuité ponctuelles et fugaces entre l'enfant et le féminin, la question singulière et l'enjeu collectif, le clinique et le politique.

*Sophie Mendelsohn,  
psychologue clinicienne, psychanalyste*